



Le curieux, heurté par la large poitrine du général, perdit l'équilibre. (Page 286.)

— Oui.

— Je la connais?

— Elle a l'honneur de faire partie de la maison de Votre Altesse Royale.

— Son nom? demanda la princesse avec anxiété, si toutefois, ajouta-t-elle en se reprenant vivement, son nom n'est pas un secret?

— Non, madame; mon amour est assez pur pour que je n'en fasse de secret à personne, et à plus forte raison à Votre Altesse, si parfaitement bonne pour moi. C'est mademoiselle Louise de La Vallière.

— La suite au prochain numéro. —

UN BEAU-PÈRE

PAR

CHARLES DE BERNARD

(Suite.)

— Malheureux, tu ne songes pas qu'il va être sept heures et un quart! s'écria le général avec une gastronomique indignation; sept heures et un quart! Moi qui déjeune à dix! Ce n'est pas le tout de bien dîner, il faut dîner à temps, ou, pour mieux dire, un dîner retardé de plus d'une heure ne saurait être bon. Je ne conçois pas que des gens qui se piquent d'être des créatures civilisées comprennent si peu les égards dus à l'estomac. A force d'attendre, cet organe si essentiel, cet organe dont la suprématie se fait sentir à tous les autres, se lasse, se décourage, se rebute; son imagination s'éteint...

— L'imagination de l'estomac! dit en riant Laubespain.

— Il devient inquiet, mélancolique...

— La mélancolie de l'estomac! reprit le jeune homme avec un redoublement de gaieté.

— Oui, monsieur le railleur, la mélancolie de l'estomac; et celle-là est un peu plus réelle que la mélancolie du cœur, n'en déplaise à vos poètes romantiques.

— Mon cher oncle, dit Henri redevenu sérieux, permettez-moi de vous faire observer que vous n'avez pas répondu à ma question. Connaissez-vous la sœur de M. Falconet?

— Je vois que tu es décidé à me faire subir un interrogatoire; je vais donc te répondre catégoriquement. Non, je ne connaissais pas la sœur de M. Falconet; oui, je savais que M. Falconet avait une sœur. Cette sœur, que je n'avais jamais aperçue jusqu'à ce jour, mariée en premières noces à un M. Meynard, capitaine en second d'artillerie, dont elle a eu, je crois, un enfant, s'est remariée il y a quelques années avec un certain Broussel, ancien commis de forges chez Falconet, paresseux, mangeur débauché, à ce que dit son beau-frère, enfin un de ces hommes qui apportent la ruine dans un ménage. Ajoute à cela que le susdit Broussel a une dizaine d'années de moins que sa femme, qui s'était follement amourachée de lui après la mort de son premier mari, et tu comprendras que l'imprudente créature doit avoir plus d'une raison pour n'être pas parfaitement heureuse. Ceci suffira, je pense, pour t'expliquer le vieux châle, la robe usée et la figure lamentable de ta future tante.

— Ma future tante! répéta Laubespain avec un accent d'impatience; je ne suis pas encore marié.

— C'est précisément pour cela que je dis ta future tante; si tu étais marié, je devrais dire ta tante tout court.

— Elle ne le sera peut-être jamais.

— Vas-tu recommencer tes enfantillages? dit M. de Roquefeuille en haussant les épaules; je te croyais plus raisonnable. Il est certain, pardieu! que tu n'épouses ni une Mont-

morancy, ni une Rohan, ni une La Trémouille; mais dans ce siècle d'argent les quartiers de terre dispensent des quartiers de noblesse. Or ta future possède, du chef de sa mère, des bois fort intéressants, sans compter les écus du maître de forges.

— Oui, répondit Laubespain d'un ton d'amertume, j'épouse une dot, et mademoiselle Falconet épouse un titre.

— Partant quittes. Que d'antre veux-tu de mieux? Mais, diras-tu, une mésalliance plus ou moins dorée est toujours désagréable. Une mésalliance! Est-ce que ce mot signifie encore quelque chose? Aujourd'hui, en France, il n'est pas une famille noble, je parle des meilleures, qui de près ou de loin n'aboutisse à un cordonnier de village ou à un raccommodeur de vaisselle. Ainsi donc, prends ton parti du bonnet et au besoin du cabas de madame Broussel, en brave gentilhomme que tu es. D'ailleurs la bonne femme niche je ne sais où dans quelque obscur quartier de Paris; une fois marié tu habiteras Nancy, par conséquent les occasions de rapprochement seront fort rares, et il ne dépendra que de toi de les supprimer tout à fait.

— Vous m'avez mal compris, répondit le jeune comte d'un ton sérieux; ce ne sont pas les misérables vêtements de madame Broussel qui m'ont blessé. Grâce à Dieu, le malheur m'a toujours inspiré plus de pitié que d'éloignement. Pauvre et souffrante, cette femme n'en mérite selon moi que plus d'égards, et vous verrez que mes procédés envers elle seront d'accord avec mes paroles, si jamais j'épouse sa nièce.

— Qu'est-ce donc qui t'a fait prendre la mouche?

— La conduite de M. Falconet. Avez-vous remarqué de quel air il a reçu sa sœur? quel embarras mal dissimulé! quel accueil de glace! lui a-t-il rendu un seul de ses embrassements? Ce n'est pas son visage qu'il a regardé d'abord, c'est son costume. Et malgré ses efforts, comme il semblait voir avec dépit